

— Je le connais... je le connais... il ressemble à son père... C'est un méchant !

— Voilà un drôle plus heureux que moi, dit sir Williams d'un ton léger ; il trouve que je ressemble à mon père, preuve qu'il l'a connu, et il a en cela un avantage sur moi, car j'étais au berceau quand mon père est mort.

Le baronnet prononça ces mots du bout des lèvres, avec un accent de pitié railleuse, mais, au fond, il était tout troublé de l'apostrophe véhémement du vieillard ; on eût dit qu'il avait le pressentiment de quelque sinistre événement.

Ce fut sous le poids de cette bizzre appréhension que le baronnet accompagna son hôte dans cette visite du chenil et des écuries, que le chevalier avait coutume de faire tous les soirs ; et l'émotion qu'il en éprouvait le suivit jusque dans son lit et le tint éveillé une partie de la nuit.

Sir Williams avait une haute intelligence, et savait fort bien que les grandes catastrophes de la vie arrivent presque toujours par suite d'un événement de mince importance, et que rien n'est plus à craindre que ce qu'on nomme la pierre d'achoppement. Dans cet idiot, sir Williams voyait l'homme qui pouvait à un moment donné, le forcer à se trahir, à révéler le vieil homme, c'est-à-dire le vicomte Andréa, et cela dans un pays qui avait su le crime du père et les infâmes actions du fils ; car là, comme ailleurs, le jeune roué avait laissé une odieuse réputation de corrupteur.

Cependant, le baronnet n'était pas homme à se laisser longtemps dominer par un sentiment de crainte, et il eut bientôt pris son parti.

— S'il me gêne par trop, pensa-t-il, je m'en débarrasserai.

Et, sur cette réflexion consolante, il s'endormit, et ne s'éveilla qu'au point du jour, au moment où M. M. de Lacy entra dans sa chambre.

Le vieux gentilhomme était tout botté et éperonné selon son habitude, bien que le rendez-vous ne fût qu'à dix heures.

— Mon cher hôte, dit-il en entrant, et tandis que sir Williams se frottait encore les yeux et achevait de s'éveiller, je vous demande pardon de vous faire lever si matin ; mais nous avons besoin de partir de très bonne heure, car il m'est venu une bien belle idée.

— Vraiment ? demanda le baronnet.

— Vous allez en juger.

Le chevalier prit un air mystérieux et s'assit.

— Je dors peu, dit-il, c'est de mon âge. Je réfléchis beaucoup la nuit, et, depuis deux heures du matin, je médite la petite mise en scène de votre présentation.

— Très bien ! dit sir Williams. Et qu'elle est-elle ?

— Voici : nous disions hier, je crois, que le moyen le plus sûr de séduire une jeune fille à imagination exaltée était de lui apparaître environné d'un certain prestige romanesque, et nous avons déjà trouvé cette chasse au sanglier et cette scène dramatique de l'animal tué à coups de couteau...

— C'est vrai, chevalier, j'y suis tout disposé.

— Eh bien ! moi, poursuivit M. de Lacy, à force de représenter la scène telle qu'elle doit arriver, j'ai trouvé mieux encore.

— Oh ! oh ! voyons, chevalier.

— Il faut vous dire que le lieu du rendez-vous, le bois Carreau, renferme une sorte de trou formé par d'immenses blocs de roche taillés à pic, quelque chose comme un entonnoir gigantesque renversé.

— On y arrive par un étroit vallon, et on y atteint ensuite une sorte de cul-de-sac à muraille de granit, et où l'on ne trouve d'issue qu'en revenant sur ses pas.

— Or, voici à quoi j'ai songé : nous allons prendre la chasse au rebours ; au lieu d'attaquer la bête à dix heures du matin, nous l'attaquerons à huit. Elle délogera, gagnera la plaine, et, si nous la menons chaudement, elle reviendra précisément se faire battre dans le bois Carreau d'où elle sera partie. Alors, si

les chiens sont bien conduits, et j'ai un excellent piqueur, le sanglier suivra naturellement le vallon, arrivera au cul-de-sac et sera forcé de faire tête.

— Bon, lit sir Williams, mais je crois que ce programme était déjà arrêté hier.

— Avec cette différence, répondit le chevalier, que nous devons attendre dix heures du matin pour chasser, ne décompter qu'en présence de mademoiselle Hermine, et compter sur l'éventualité au lieu de forcer la main au hasard, comme nous allons le faire. Lorsqu'elle arrivera au rendez-vous, nous serons en pleine chasse, on entendra sans doute la voix des chiens dans le cul-de-sac, et le premier soin de mademoiselle Hermine et de ceux qui l'accompagneront sera de courir au bord des rochers qui le dominent, de façon à voir la mort. C'est alors, mon cher hôte, que vous pourrez apparaître, votre couteau de chasse à la main.

— Je comprends, chevalier, dit sir Williams, qui sauta sur-le-champ à bas du lit et s'habilla.

Dix minutes après, il était botté, éperonné, suivait M. de Lacy à la salle à manger, où la halte du matin était servie ; puis dans la cour du manoir, où piaffaient déjà leurs chevaux.

Le cheval de sir Williams était une vaillante bête pleine de feu, et, bien qu'il eût fait la veille une longue course, le baronnet avait résolu de le monter ce jour-là de préférence aux chevaux de M. de Lacy. Le chevalier avait dans ses écuries une petite jument limousine très douce, chassant très bien et qu'il montait quelquefois ; le matin même, au point du jour, il l'avait envoyée aux Genêts pour Hermine, afin qu'elle fût convenablement montée, car il n'y avait guère chez madame de Kermadec que des chevaux de labour ou de trait.

Au moment où M. de Lacy et sir Williams mettaient le pied à l'étrier, le vieux Jérôme, l'idiot de Kerloven, se montra dans la cour.

Le mendiant avait couché dans la grange, et il se disposait à continuer son chemin, car il allait à Saint-Malo à peu près tous les deux jours, demandant la charité à toutes et revenant le bissac plein.

Il aperçut Williams.

— Ah ! ah ! dit-il, tu es encore là, toi ?

Le baronnet tressaillit et éprouva un singulier malaise en revoyant le vieillard.

— Ah ! ah ! continua celui-ci, te voilà encore ? On ne te connaît donc pas ici ?

Et Jérôme regarda fixement sir Williams en ajoutant :

— Tu as été à Kerloven... tu es le fils de l'assassin !

Au moment où le vieillard parlait ainsi, M. de Lacy était auprès du baronnet.

— Que chantes-tu donc là, maraud ? s'écria le chevalier en levant sa cravache.

— Je sais ce que je dis, murmura l'idiot.

Et il s'en alla, répétant toujours :

— Je le reconnais bien, moi.

— Mon cher baronnet, dit M. de Lacy, je vous demande humblement pardon des paroles incohérentes de cet homme ; il est fou.

Sir Williams, bien que troublé au fond du cœur, était impassible de visage.

— Il doit être fou, en effet, dit le baronnet. Mon père, que je sache, n'a assassiné personne, et moi je n'ai jamais été à...

Sir Williams parut chercher le nom qu'avait prononcé l'idiot.

— A Kerloven, dit le chevalier.

— Qu'est-ce que Kerloven ?

— Kerloven est le château du comte Armand de Kergaz.

— Ah ! dit vivement le baronnet, je le connais !

— Vous le connaissez ?

— Oui ; il y a huit jours, je me suis battu avec un homme à qui il servait de témoin. Et maintenant, ajouta sir Williams, maintenant je comprends les paroles du fou... Il paraît que je